

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Internat et personnalité : Un
chapitre de la psychologie de
l'internat

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 1-7

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

INTERNAT ET PERSONNALITE

Un Chapitre de la Psychologie de l'internat

Entendons-nous ; je dis bien : de l'internat, non de l'interne, la psychologie des internes, si l'on veut, constitués en un groupe d'une certaine homogénéité d'organisation et d'esprit. L'internat pourrait être défini une institution éducative que des maîtres ont créée et dirigent, que des parents ont acceptée pour leurs fils, aux fins d'obtenir à meilleur compte et plus commodément un avantage d'importance : la formation intellectuelle de ceux-ci dans un collège auquel l'internat est annexé. Les adolescents cependant se lient et se fondent entre eux par des rapports plus intimes, plus efficients qu'une conjugaison d'intérêts d'adultes : des us et des mœurs que tous acceptent spontanément, une mentalité dont tous s'inspirent, si bien que celui qui se montre incapable de s'adapter convenablement à l'ensemble devient promptement indésirable ; il est brimé et rejeté, sinon dehors, du moins en marge du groupement. La société instituée par les parents et les maîtres se transforme promptement, pour les élèves, en communauté.

Il était de bon ton, vers 1900, de médire beaucoup de l'internat. Ceux qui en usaient pour leurs fils, lesquels

n'auraient pu, sinon, poursuivre leurs études à un compte accessible au budget domestique, s'excusaient en remarquant avec un soupir non exempt d'hypocrisie : « L'internat, c'est un mal nécessaire. » On lui reprochait de « n'être pas naturel », d'arracher les enfants à leur famille, de ne livrer au monde que des personnalités insuffisantes. Depuis 1910, ces critiques se sont tues, dans les revues pédagogiques tout au moins, ou si des reproches s'élèvent encore par ci, par là, ils s'adressent moins à l'internat comme tel qu'à certains détails particuliers de son organisation, notamment la surveillance telle qu'elle est pratiquée dans les internats français.

Que s'est-il passé, entre 1900 et 1910, qui peut expliquer un tel revirement ? Je ne m'étendrai point sur la transformation qu'on peut observer à ce moment de l'idée même d'éducation qui, d'une conception trop exclusivement individualiste, tend à retrouver son caractère social ; l'enfant était trop exclusivement envisagé comme élevé pour lui-même, en *solipse* ; on se rend compte qu'il est destiné à vivre en société ; les socialistes et marxistes commencent à proclamer qu'il doit être élevé pour la société. Je citerai simplement trois faits : 1. la vogue des *Ecoles nouvelles*, imitées des écoles anglaises (qui sont des internats), fondées sous ce nom en France par Edmond Demolins (Ecole des Roches, 1899), en Allemagne par Hermann Lietz sous le nom de *Landerziehungsheime* (Ilseburg, 1898 ; Hausbinda, 1901 ; Bieberstein, 1904), et leurs émules ; 2. le succès inouï du scoutisme dans l'Europe entière, du *Wandervogel* en Allemagne, des « mouvements de jeunesse » en France (*Sillon, Jeunesse catholique française*), en Allemagne (*Jugendbewegungen, Jugendführungen*, innombrables), des groupements de jeunes prolétaires un peu partout ; 3. l'opinion propagée par le socialisme que la famille est inapte à former le jeune à sa vie de citoyen, que l'adolescent doit être écarté, agrégé à un groupement juvénile, afin de s'y entraîner aux qualités sociales que réclamera de lui plus tard la collectivité de la profession et de l'Etat.

Psychologues et pédagogues de réfléchir, d'observer mieux le jeune de 12 à 19 ans, de découvrir quelques vérités assez élémentaires que leur hostilité aux collèges catholiques en particulier avait voilées à leurs yeux jusque là, dont voici deux échantillons : 1. que les jeunes, à cet âge,

aspirent, non pas à rompre avec leur famille, mais à étendre le cercle de leurs relations, à se réunir en groupes, à se lier entre eux par une organisation plus ou moins spontanée, par une mentalité commune plutôt que par des intérêts communs ; 2. qu'à rester calfeutré dans le milieu familial l'enfant risque de ne devenir jamais ni jeune homme ni homme fait, parce qu'il aura manqué à l'éclosion de sa jeunesse, à celle de sa maturité, une expérience indispensable, irremplaçable, celle d'avoir à se mesurer avec des camarades, à se débrouiller parmi ses camarades. Ayant constaté ces traits de la psychologie de l'adolescent, psychologues et pédagogues se sont trouvés dépouillés de leurs plus forts arguments contre l'internat.

A propos de l'internat, bien des problèmes se posent, et fort divers : celui de l'autorité et de la liberté ; celui de la formation du cœur, et à ce propos le problème de l'amitié entre jeunes, le problème de la jeune fille ; celui de la formation à la vie sociale, à la vie morale (on accuse couramment l'internat d'être une sentine d'immoralité) ; celui de la vie religieuse spontanée et personnelle, d'autres encore, parmi lesquels celui de la discipline et de la surveillance est l'un des moindres.

Aujourd'hui, je n'en veux aborder devant vous qu'un seul, mais d'importance : Est-il possible, dans un internat tel que le vôtre, de se préparer à devenir une personnalité ? Je dis à se préparer, car la personnalité ne s'affirme et ne s'impose que dans la maturité, soit vers 30 ans ; elle ne se constitue et ne s'affermite qu'une fois la personne parvenue au gouvernement autonome de soi-même, aux prises avec la vie, soit au-delà des 20 ans. Mais elle s'y prépare, elle acquiert les éléments qui en forment le fond, entre 12 et 20 ans. Et l'objection est fréquemment soulevée : l'internat étouffe la personnalité par le climat défavorable qui y règne, de contrainte, de surveillance et de règlements. On examinera donc : 1. si l'internat est vraiment contre-nature ; 2. quelle attitude psychologique doit adopter l'interne lui-même pour que sa personnalité puisse se préparer, car l'internat peut être normalement organisé (ce que je suppose), mais l'interne fait obstacle, par ses dispositions intérieures, à l'éclosion de sa propre personnalité ; 3. comment la personnalité peut se préparer et déjà s'épanouir dans un internat, comment même l'internat peut contribuer heureusement à son éclosion.

Justification psychologique de l'Internat

L'internat est-il une institution contre-nature ? Il ne peut, si oui, que rabougir et flétrir la personnalité en sa prime éclosion. L'internat est peuplé normalement de jeunes de 11 à 19 ans, se situant donc entre le commencement de l'âge prépubertaire et la fin de la première jeunesse. Or, pendant ce temps survient un événement que, bien plutôt qu'à propos d'un bout de plume disposé sur un chapeau oblique et pointu, il faut appeler formidable, car il est à redouter : La transformation de l'enfant en homme, l'adolescence. Ne considérons, ici, en l'adolescent, que ce qui importe à notre objet : la constitution de la personnalité. Jusque vers 11 et 12 ans, l'enfant est un être essentiellement familial ; il vit dans sa famille ; en dehors des membres et des hôtes habituels de sa famille, il n'a guère d'amis, deux ou trois, qui lui sont imposés par le voisinage plutôt que par le choix de ses affinités sentimentales. Il forme avec ses compagnons de classe ou de jeu des agrégats fortuits, qui se dissolvent rapidement, une fois la classe licenciée, le jeu terminé. Entre 11 et 13 ans, les garçons jouissent, s'ils sont de bonne santé, d'une vigoureuse robustesse physique qui les pousse à sortir, à rechercher les exercices de plein air. Ils s'en accroient, deviennent suffisants et s'impatientent fort d'être traités de « gosses » ou « en gosses ». Ils entrent en conflit avec leurs parents, parfois avec leurs maîtres ; ils recherchent par contre la société de camarades avec lesquels ils commencent à constituer des groupes stables, ayant une structure, une hiérarchie spontanée : un meneur, des agissants, des agis. Au lieu du groupe de jeu, amorphe en somme, dont les éléments ne sont liés que par les règles du jeu, nous avons maintenant une société organisée selon le principe d'une autorité interne reconnue et obéie, encore que les membres n'en aient conscience qu'obscurément, agissant et réagissant sous la poussée d'un esprit commun, se mouvant en vertu d'une solidarité intérieure, ferme de l'adhésion du cœur et de la volonté au groupement. Il est de la nature des adolescents de s'unir en communauté.

A 10 ans, l'enfant vit en sa famille et par sa famille ; il y est, au sens propre, attaché. A 20 ans, le jeune homme

appartient déjà à la vie sociale : il fait son service militaire, il vote, il s'est choisi une profession et s'y prépare, s'il ne l'exerce déjà ; il songe à fonder un foyer et se préoccupe d'une éventuelle compagne ; il est détaché de sa famille (même s'il y habite encore). Entre ces deux dates s'opère le lent passage de la famille à la société : l'adolescent se détache de la famille, mais il n'est point encore en mesure de prendre une part effective à la vie sociale adulte. Il a besoin, et le ressent vivement, d'une société intermédiaire où il puisse s'entraîner à devenir une personne, c'est-à-dire à jouer son rôle parmi d'autres personnes, à développer ses qualités en les mettant en valeur dans un entourage à même de les apprécier et de les utiliser, celle de ses camarades.

Et l'influence du groupe est très forte. Ni la famille, ni l'éducation antérieure ne retiennent longtemps un adolescent de 15 ans, quand un acte semble nettement opposé aux coutumes, aux opinions du groupe ; agir à l'encontre exige à la lettre de l'héroïsme. Ceux-là sauront estimer à son juste prix, qui connaissent la psychologie de cet âge, le courage de ce jeune scout qui déclarait avoir salué, comme B. A., une bonne sœur qui passait, alors qu'il se trouvait parmi une bande de potaches qui ne pouvaient éprouver pour ce geste qu'un mépris moqueur et ne se privaient point de le faire savoir.

Qu'on ne s'en étonne pas. Arrivé à ce stade de son développement, le jeune se sent devenir une personne, un être ayant une vie à vivre, un office à remplir en ce monde, un rôle à jouer, *persona*, parmi ses semblables ; il se sent naître des capacités, qu'il croit sans limites, n'ayant point encore fait l'expérience — humiliante et refroidissante — de leurs limites. Il se sent capable de penser, donc d'avoir ses idées et ses opinions à lui ; il se sent capable d'aimer, et d'aimer d'un sentiment issu de lui, allant à gens et choses choisis par lui, non imposés du dehors, comme lui paraît l'être souvent l'affection pour ses parents ; c'est pourquoi il tient à élire ses amis selon ses affinités. Il se sent capable d'agir et rêve de possibilités indéfinies d'entreprises et d'aventures. Il a besoin d'être *quelqu'un*, de faire valoir son *moi* et d'être estimé des autres à la cote où il s'estime. Il a besoin de juger à l'estime des autres de l'aloi de sa propre estime, d'être au clair sur lui-même et sur la qualité réelle de ses qualités.

Or, tout cela n'est guère faisable dans le cercle trop étroit de la famille, où il est considéré comme « le petit », où ses prétentions font sourire, où son rôle est d'obéir. Cela n'est pas possible non plus dans une société d'adultes qui ne le prennent pas au sérieux, où d'ailleurs sa personnalité en éclosion, indécise, imparfaite, ne trouverait pas emploi ; il ne sent que trop qu'il n'est encore qu'un mineur. Alors, il est poussé à s'adjoindre à des camarades que les mêmes besoins tourmentent, à former avec eux un groupe, à y faire l'essai de ses capacités, l'épreuve de ses talents, à y jouer un rôle actif, à devenir dans ce groupe quelqu'un avec qui l'on comptera. A ce moment, l'adolescent continue d'avoir besoin de sa famille, et, s'il s'en détache, ce n'est point pour s'en séparer ; il a non moins besoin de pairs, d'émules, d'amis ; il apprend avec eux à s'adapter à la vie sociale et lui-même trouve une vive satisfaction à se fondre en une société qui convient à des nécessités qui sont légittimes à ce stade de son existence.

Mais n'y correspondra comme il convient qu'une société qui soit communauté. Former une communauté, ce n'est point manger ensemble, dormir ensemble, ni même travailler ensemble ; un wagon n'est point une communauté, ni même un chantier ne l'est, encore que la vie en commun imposée par un intérêt extérieur puisse créer à la longue un succédané d'adhésion intérieure ; ni non plus de porter un uniforme : une maison de force n'est pas une communauté ; ni de subir le même règlement et le même horaire, encore que le règlement et l'horaire, non subis mais acceptés, soient des conditions de vie communautaire. La communauté est constituée par un esprit qui y règne, par l'adhésion spontanée des membres à cet esprit, par l'identification du *je* au *nous*, des intérêts personnels à ceux de l'ensemble. La communauté s'« incorpore » les jeunes individus. Le lien de la communauté est intérieur ; c'est un idéal qu'on veut réaliser en commun, un but qui ne peut être obtenu que par l'effort et la collaboration de tous, un amour qui suscite un don de soi aux autres et porte en fruit la joie d'être ensemble, de s'élever ensemble vers ce but et cet idéal.

Le but de l'internat est une culture à s'approprier, des études à poursuivre en commun, dans un établissement aménagé en vue de les fournir au mieux. Les jeunes y viennent sur la décision de leurs parents, mais ils y donnent

